

Histoire et avenir des universités

Centre d'études médiévales de l'Université de Montréal (Francis Gingras, Denise Angers, Joyce Boro, Marc Carrier, Sébastien Drolet, Philippe Genequand, Gabriele Giannini, Katherine Morris Boivin, Serge Lusignan, David Piché, Enrique Pato, Joseph-Claude Poulin)

Number 245, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69721ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Centre d'études médiévales de l'Université de Montréal (2013). Histoire et avenir des universités. *Spirale*, (245), 12–13.

étonnant : vous étiez jolie, fine et fragile comme une porcelaine, et cet homme a eu envie (comme il vous l'avouera des années plus tard) de bousiller et d'abîmer cette joliesse. » Franche bagarreuse du style. Faites donc, mesdames, sentir aux hommes que vous les manipulez. Ce qui voit, ce qui est vu, l'œil, est ici l'organe du désir, le désir de s'approcher du mystère, de sacrifier au rituel.

Si, dans les situations de violence conjugale, une femme se découvre passive, « *Rien de tout cela ne se dit* », mais « *il n'est pas impossible que l'espèce entre en jeu* ». Et Huston de rappeler les agressions sexuelles qui poussent des femmes à mourir. Par exemple, Gary n'a pas été l'amoureux de Jean Seberg qu'on croit, mais un créateur prédateur de sa personnalité fragile. Seberg eut un fils, et la suite des choses, publique, ne rendit pas grâce au père de ce garçon. Prédation et reproduction, ce programme sans origine ni cause ni dessein, rehaussé de l'œil de la caméra, engendra et détruisit.

L'INNÉ-NARRABLE

Les maux des mots sont que l'intelligence nie l'animalité, refoule le lointain, oublie le naturel. Le chant du coq. Le feulement du loup. Le glapissement de la hyène. Tout est langage signé d'espèce. Ethnologie et sociologie se contredisent sur la parure, le maquillage, le vêtement : l'une parle de signes,

l'autre de conditionnement. De là, ce qui du regardeur doit être regardé, à savoir l'importance de retourner le miroir de la passivité. Les fillettes séduites, voire abusées — Nelly Arcan, Lee Miller, Anaïs Nin, Virginia Woolf —, ces images salies, aliénantes — ce jugement de l'autre, « *schrecklick* », signifie affreux, état d'épave —, dans le tain embrumé du prédateur, ont libéré des écrivaines. « *To make up* » veut dire « se maquiller » et « inventer » (une histoire), rappelle Huston. Voilà pourquoi l'égalité des sexes, là où le contact ne se négocie pas, n'est pas l'identité, et la liberté des sexes, autre chose que le genre.

Toutes les différences ne font pas UNE différence de genre ; elles font l'*inné-narrable*, cette douleur de la femme consciente et informée dont parle Duras. Saint-Martin et Huston ne s'entendent pas. Pour autant, lorsque Huston ridiculise la psychanalyse freudienne, s'attirant de prompts applaudissements à la conférence des Belles-Soirées de l'Université de Montréal où elle présentait sa *Jocaste*, il est des aventures personnelles qu'on ne transforme pas hâtivement en vérité générale : aucun argument ne peut faire mentir l'oracle, car le mystère des corps est aussi inscrit dans la langue. Là s'attendent Huston et Saint-Martin, l'une face à l'autre. Le pouvoir d'en user appelle à en rendre compte : à chacun, chacune, de s'y mesurer. ⊥

Histoire et avenir des universités

ACTUALITÉS, CONSTATS, DÉBATS 

Francis Gingras (directeur du Centre d'études médiévales et professeur titulaire, Littératures de langue française), Denise Angers (professeure honoraire, Histoire), Joyce Boro (professeure agrégée, Études anglaises), Marc Carrier (chargé de cours, Histoire), Sébastien Drolet (chargé de cours, Histoire), Philippe Genequand (professeur adjoint, Histoire), Gabriele Giannini (professeur adjoint, Littératures de langue française), Katherine Morris Boivin (stagiaire postdoctorale, Histoire de l'art), Serge Lusignan, professeur émérite, Histoire), David Piché (professeur agrégé, Philosophie), Enrique Pato (professeur agrégé, Littératures et langues modernes), Joseph-Claude Poulin (professeur associé, Histoire). Tous les signataires sont membres du Centre d'études médiévales de l'Université de Montréal

Les questions qui touchent l'enseignement supérieur n'ont apparemment jamais semblé aussi difficiles. On se demande où va l'université sans toujours bien se souvenir d'où elle vient. En tant que spécialistes de la période qui a vu naître le système universitaire, nous pensons utile de proposer une réflexion fondée sur l'histoire des universités et sur les premiers siècles de leur existence. Un peu de recul est nécessaire pour ne pas se contenter d'adapter l'université aux exigences — prétendues ou réelles — du temps présent et pour continuer d'offrir aux générations présentes et

futures l'outil intellectuel et social dont elles ont besoin. L'histoire de l'université nous permet de réaffirmer l'importance de son rôle social et de replacer ainsi l'intérêt général au cœur d'un débat trop souvent dominé par les intérêts particuliers.

L'UNIVERSITÉ DANS LA CITÉ

Dès l'origine, l'université a appartenu aux communautés urbaines au sein desquelles elle s'est développée, non pas comme un organe gouvernemental ou communal mais

comme un centre de savoir et de réflexion consacré au développement de l'ensemble des aspects de la vie humaine, individuelle et collective. Les premiers établissements généraux d'enseignement supérieur se forment ainsi dans le courant du XIII^e siècle à Bologne, à Salerne, à Montpellier, à Oxford ou à Paris. À l'exception de cette dernière ville, les centres du savoir ne sont pas ceux du pouvoir : pas de roi, de duc ou de puissant seigneur à Bologne, à Montpellier ou à Salerne ; le pape et les évêques eux-mêmes auront du mal à y exercer leur mainmise. La géographie du pouvoir ne se superpose pas à celle du savoir, comme si les universités naissantes se méfiaient naturellement du risque d'instrumentalisation. Si les liens qu'elles entretiennent avec les élites locales sont étroits, les universités s'affirment assez souvent *contre* ces dernières. Elles remettent en question les choix qui sont faits par les pouvoirs en place, fournissent les talents nécessaires à la cité, participent au développement du commerce et de la société et, surtout, produisent un savoir nouveau.

Dès l'origine, les maîtres qui enseignent à l'université affirment leur indépendance intellectuelle et juridique. On leur reconnaît un statut autonome face aux autorités communales, on établit leur liberté d'enseignement et, non sans conflits, notamment après une longue grève à Paris entre 1229 et 1231, on leur accorde le droit d'étudier ce qu'ils désirent, de réfléchir à ce qui leur semble utile, d'inviter leurs étudiants à affronter des textes qui leur semblent fondamentaux. C'est ce qu'on nomme *libertas scolastica*, qui est avant tout liberté de pensée et de parole.

Dès l'origine, l'université favorise la promotion sociale : ses diplômés accèdent aux cours princiers qui ont besoin de spécialistes pour se développer et améliorer leurs structures. Ils possèdent des compétences recherchées par l'ensemble d'une population qui veut formuler son testament, établir ses contrats ou soigner ses abcès. L'intérêt individuel des nouveaux bacheliers, maîtres et docteurs y rencontre alors l'intérêt d'une société, locale, régionale puis « internationale », qui se complexifie et qui trouve ainsi des compétences pour devenir collectivement plus riche, plus performante, plus innovante. Ce dernier point est essentiel : les universités ne sont pas des lieux de reproduction du savoir, mais bien des écoles au sein desquelles un nouveau savoir est produit. C'est ainsi que naissent les premières encyclopédies, que se développe la connaissance du corps humain, que se perfectionnent les techniques, que s'affermissent les notions de liberté individuelle et de conscience personnelle : c'est là que la modernité se conçoit.

UN ETHOS COMMUN : DU MOYEN ÂGE À LA MODERNITÉ

Les questions qui se posent alors aux maîtres ou aux étudiants sont proches de celles qui nous occupent aujourd'hui. Pendant tout le Moyen Âge, on a répondu à ces questions de façon diverse, suivant les ambitions, les

objectifs, la réalité sociale et institutionnelle du moment. Mais les universités ont bâti leurs réponses sur l'adoption de principes assez semblables, sur l'existence d'un *ethos* commun auquel étaient soumises et comparées les solutions proposées. Plusieurs valeurs sont ainsi au cœur de la construction intellectuelle et structurelle de l'université, au Moyen Âge comme aujourd'hui :

La recherche de la vérité passe par l'approbation des théories, des résultats, des expériences par un conseil de pairs. Cette collégialité doit permettre la discussion critique sur l'ensemble des connaissances humaines afin d'approcher de la vérité dans un débat public et transparent.

La nature des recherches et des connaissances développées dans les universités est essentiellement publique et non marchande. C'est le plus souvent indirectement que les travaux et réflexions menés au sein des établissements d'enseignement supérieur sont l'objet d'applications pratiques qui peuvent être rémunératrices pour les étudiants récemment diplômés et pour l'ensemble de la société d'une ville, d'une région.

La transmission des connaissances repose sur l'accumulation du savoir passé, sur son appropriation par la génération en cours de formation et sur la réflexion critique à son propos. Les maîtres médiévaux se décrivaient ainsi comme « *des nains sur des épaules de géants* », valorisant pour la première fois leur spécificité de « modernes ». L'université s'affirme comme un lieu de dialogue intellectuel où la connaissance de l'autre, de l'ailleurs et de l'autrefois est fondamentale.

La dimension internationale de l'université est vitale, tant dans le recrutement des étudiants et des maîtres que dans la circulation de leurs savoirs. Or ce qui a donné à Bologne, à Montpellier ou à Paris, dès le XII^e siècle, un pouvoir d'attraction et de rayonnement que les meilleures universités du XXI^e siècle peuvent encore leur envier, c'est essentiellement la *qualité* de leur enseignement et de leurs activités de recherche.

Dans cet esprit, deux principes devraient guider les réflexions. D'une part, l'université est partie prenante de la société dans laquelle elle se trouve ; elle n'est pas davantage au service des puissants que des marchands. Elle existe pour le bénéfice de l'ensemble des Québécois car elle prépare l'avenir de tous. D'autre part, l'université n'est elle-même que lorsque ses structures sont horizontales, transparentes, publiques et que ses membres partagent d'abord des intérêts intellectuels et pédagogiques.

A contrario du discours dominant, qui pose trop souvent la question du financement en termes de gains individuels, nous affirmons le rôle éminemment social et collectif de l'université, tournée dès l'origine vers le bien commun. La signification médiévale du mot *universitas* l'atteste et le rappelle : l'université est d'abord « communauté ». ─